



Enseigner en 2020 en trois mots

Par **Denis Paquin**

J'ai envie de débiter cette réflexion sur notre profession par une anecdote. J'utilise depuis 2004 des questionnaires informatisés dans mon enseignement. Afin de rendre les exercices plus «vivants», j'y introduisais quelques choix de réponse drôles. En classe, on entendait les étudiants rire lorsqu'ils tombaient sur ces options. Ils comprenaient d'instinct qu'il s'agissait d'une farce. Mes étudiants me disaient souvent comment ils aimaient ces petites distractions. Progressivement, ils se sont toutefois mis à douter et à me demander s'il s'agissait d'une bonne réponse. Imaginez mon désarroi. On me demandait, à la question à quoi sert le PIB, si l'option de réponse «à m'acheter un costume d'Halloween» était une bonne réponse! «Ben non, voyons! C'est pour rire!» Je n'ose pas imaginer leur réaction si je leur avais répondu sèchement «BEN NON, voyons! C'est évident!» À regret, j'ai renoncé à ces plaisanteries.

J'aimerais poursuivre ma réflexion à l'aide de trois mots traduisant mes impressions quant à certains aux changements affectant notre profession.

«Indifférence»

J'imagine que je ne suis pas le seul, mais depuis quelques années, je dois composer avec un taux d'échec relativement plus élevé, qui frise 40% pour un cours d'initiation en économie. Longtemps ce taux était stabilisé autour de 20%.

Je suis évidemment préoccupé par cette situation. Je propose sans relâche d'aider mes étudiants. Les rares qui acceptent réussissent généralement ce cours. Je n'ai toutefois pas de remède contre l'indifférence assumée des autres. C'est, du moins, l'image qu'ils projettent.

La plupart de ces étudiants demeurent pourtant présents en classe jusqu'à la fin de la session. Leur échec s'explique souvent par des exercices non complétés ou des travaux non remis. En ce sens, il n'y a aucune surprise à leur échec. Pensent-ils que la réussite à un cours est un droit? On dirait presque des zombies qui marchent vers l'échec.

J'ai pourtant, je pense, une bonne relation avec mes étudiants. En classe, je fais régulièrement référence à l'actualité et je les rends actifs. Mes attentes et mes consignes sont clairement explicitées. Je suis aussi très disponible. Mon enseignement se heurte toutefois à une limite qui le dépasse largement : je ne peux pas forcer mes étudiants à s'engager dans leur réussite.

«Hypersensibilité»

Ma deuxième impression découle largement de mes échanges avec les autres professeurs. Nous avons souvent l'impression de «marcher sur des œufs» en classe. Et parfois, ça vire à l'omelette... Je m'explique.

De nombreux étudiants établissent le raisonnement suivant : «je me sens offensé, donc j'ai été offensé ». Ce n'est toutefois pas forcément le cas. Une parole brusque, un regard perçant, un soupir, une mauvaise note, un commentaire sévère, une gestion de classe stricte risquent de heurter la sensibilité de certains étudiants. Et voilà que l'on nous accuse d'être inciviles à leur endroit! Je ne reproche pas aux étudiants d'être sensibles, bien au contraire. Mais il leur manque parfois un peu de discernement.

J'illustre mes propos à l'aide d'une situation survenue à une collègue d'un autre collègue. Un de ses étudiants se dit victime d'une injustice, car la charge de travail est trop élevée par rapport au même cours enseigné par un autre. Ce professeur refuse évidemment tout compromis, mais doit, en revanche, composer avec une tension injustifiée en classe. Cet étudiant se dit toujours victime d'une injustice et lance une pétition afin de se faire justice. On imagine tout le potentiel de dérapage.

Dans ce cas, la situation s'est heureusement bien terminée, l'enseignant ayant eu le support de son institution. Mais est-ce toujours le cas? J'ai souvent l'impression que notre institution cherche davantage à protéger son image corporative qu'à nous supporter.

«Abandon»

Nous devons composer avec une gestion de classe complexe. Je pense, en plus des comportements déjà évoqués, à l'anxiété de performance, à la cyberdépendance, aux lacunes dans les habiletés de base de trop nombreux étudiants, aux commentaires sur nous dans c.Lionel et aux nombreux étudiants du SAIDE. Cette liste pourrait d'ailleurs s'allonger considérablement.

Toutefois, ce qui me dérange le plus est l'impression que nous manquons trop souvent de support de la part de notre institution qui cherche avant tout à protéger ses «clients». Si nous devons composer avec un «étudiant perturbateur», il est fort possible que l'institution cherche à mener une longue enquête au lieu de nous soutenir immédiatement. Au manque de motivation de nos étudiants, l'institution semble penser que le problème réside dans nos pratiques pédagogiques. Elle semble aussi penser que cette même recette pourra combler miraculeusement les lacunes dans les habiletés fondamentales de nos étudiants.

Je ne souhaite pas, par ce texte, faire l'apologie du passé. Je ne pense pas que c'était mieux il y a 20 ans, 40 ans ou 100 ans! C'était différent, comme la société actuelle n'est plus la même. Notre pratique s'est toutefois transformée. Ces comportements dépassent largement le cadre de notre salle classe. C'est ici, me semble-t-il, que l'institution a un rôle à jouer d'abord en comprenant

notre réalité et la complexité de notre travail. Enfin, en nous soutenant réellement lorsque nous en avons besoin.